

Tout naturellement aussi, les oublis créaient des mécontents. Témoin ce brave homme qui aurait pu rendre des points à tous les Calinos de la création. Il y avait eu plusieurs fricots dans son voisinage, et pour une raison ou pour une autre, il n'avait été prié nulle part.

— C'est parfait, dit-il, je vais en donner, moi aussi, un fricot, et je veux être pendu si j'invite quelqu'un !

Les gens à l'aise n'étaient pas les seuls du reste, qui se promissent de festoyer ; et ceci me fournira une anecdote pour le mot de la fin.

Quand le "pont était pris" devant Québec, cela nous amenait tous les lundis un surcroît de mendiants du fond de Saint-Sauveur.

Leur formule invariable était celle-ci : "Pourriez-vous me faire la charité pour l'amour du bon Dieu et de la bonne Vierge, j'ai-t-un bon billet, et je prierai le bon Dieu pour vous."

Cela se débitait sur un ton dolent et avec des airs de meurt-de-faim au dernier période de la maladie.

Si vous entamiez la conversation, par exemple, une surprenante métamorphose s'opérait de suite. Accent, démarche, attitude, tout se transformait comme par enchantement ; d'aucuns de ces mendiants révélaient même un caractère tout à fait jovial.

Parmi ces derniers se trouvait un vieux du nom de Bigaouette, qui faisait son apparition chez nous tous les lundis, régulier comme une horloge. Une fois il nous arrive en sus le vendredi.

— Mais, lui dit mon père, vous êtes déjà venu lundi, si je ne me trompe pas.

— C'est vrai, répond le bonhomme, mais j'avons eu gros de dépenses à la maison c'te semaine. Vous savez c'est que les Jours-Gras, et pi je mariais ma fille ; il a ben fallu faire un petit fricot, c'pas.

— Vous avez marié votre fille ? A-t-elle trouvé un bon parti au moins ?

— Ah ! pour ça, y a rien de mieux dans Saint-Sauveur.

— Oui ? Quest-ce qu'il fait, le jeune homme ?

— Il demande son pain comme moi, mais il a une façon de se présenter ben rare.

LOUIS FRÉCHETTE.

LA CIGALE ET LA FOURMI

La réputation, bonne ou mauvaise, des animaux, comme celle des hommes, tient souvent à des circonstances bien insignifiantes en apparence. Un mot, une phrase d'un écrivain populaire, répétés sans contrôle par les générations qui se succèdent, sont bientôt acceptés comme article de foi par le public, et le préjugé, lorsqu'il est établi, devient très difficile à combattre et à détruire.

C'est ainsi que, depuis La Fontaine, deux insectes qui ne méritent en aucune façon le mauvais renom que, dans une de ses plus jolies fables, leur a imposé le grand écrivain, représentent, dans la croyance populaire, l'un la paresse insouciance, l'autre le travail, l'économie et l'égoïsme. Je veux parler de la cigale et de la fourmi.

Certes, nul plus que moi n'aime et n'admire l'immortel fabuliste, mais je dois cependant reconnaître que, s'il a souvent entendu parler les animaux, il les a quelquefois bien mal compris. D'après lui, la cigale serait une petite personne paresseuse et imprévoyante, amie de la musique et du soleil, chantant tout l'été, sans se préoccuper de s'assurer des provisions pour la mauvaise saison, et se nourrissant de grains, de vermineux et de mouches. Or, rien n'est plus inexact. La cigale, il est vrai, aime à chanter pendant l'été, mais elle n'a besoin en aucune façon de faire ses provisions pour l'hiver, attendu que, pendant la saison rigoureuse, elle meurt ou s'endort d'une sorte de sommeil léthargique. Il lui serait difficile, du reste, de se constituer une réserve pour l'hiver, puisque sa seule nourriture est la sève des arbres ou le suc des feuilles, et qu'elle serait fort embarrassée de grains ou de vermineux, que son appareil buccal ne lui permettrait pas de s'assimiler. Laissons-la donc chanter et se chauffer au soleil, puisque, plus heureuse que bien

d'autres êtres, Dieu lui a donné ce qui est nécessaire à sa vie sans l'obliger à demander sa nourriture au travail.

Les cigales sont généralement d'une assez grande taille, leur corps est gros et court, leurs antennes petites et leurs ocelles, ainsi que leurs yeux, très développés. De grandes plaques recouvrent, sous l'abdomen des mâles, leur appareil musical.

"L'appareil du chant des cigales, dit M. Emile Blanchard, est fort remarquable. Il n'existe rien d'analogue ailleurs. C'est un appareil situé à la base de l'abdomen, qui consiste en deux cavités, recouvertes chacune séparément par une sorte de volet, susceptible de se soulever et de s'abaisser. A l'intérieur, les deux loges, séparées par une cloison offrent, en avant, une membrane molle, et en arrière une membrane mince, tendue, que l'on nomme le miroir. De chaque côté, une membrane plissée, appelée la timbale, adhérente à une pièce triangulaire de consistance solide. Des muscles puissants, attachés à cette pièce, mettent la timbale en vibration. Le son se produit dans la cavité et résonne avec plus ou moins de force, suivant que les volets s'élèvent ou s'abaissent. Les femelles sont muettes ; elles n'ont qu'un appareil musical rudimentaire."

La cigale est très abondante en Provence et dans toute la région méridionale où les poètes locaux l'ont adoptée comme emblème. Son chant, rauque, désagréable, et qui rappelle le cri strident d'une faux qu'on aiguise, plaisait beaucoup au Grecs. La mythologie avait sur elle une fable ingénieuse. Platon raconte, dans son Phédon, que quelques hommes, séduits par la voix des Muses, s'étaient laissés tellement captiver par leurs chants qu'ils étaient morts de faim en les écoutant, et que les Muses, touchées de leur infortune, les avaient métamorphosés en cigales. Anacréon a consacré à la cigale une ode entière. Les femmes grecques en ornaient leurs cheveux, et certains hommes poussaient leur amour pour cet insecte aimé des dieux jusqu'à en faire leur nourriture. Peut-être les Grecs trouvaient-ils certaine ressemblance entre eux, qui aimaient à dissenter en se promenant sur la place publique, et ces oisifs ailés qui passaient leur vie à chanter au soleil.

Bien différente est l'existence des fourmis, si remarquables par la sûreté de leur instinct et cette sorte d'intelligence devant laquelle l'homme reste en admiration quand il la rencontre chez les animaux.

La Fontaine a été aussi injuste envers les fourmis qu'il l'a été à l'égard des cigales. "La fourmi, dit-il, n'est pas préteuse," et à cette calomnie, il ajoute une insinuation malveillante : "c'est là son moindre défaut." Aucun animal, au contraire, n'est plus obligeant, plus dévoué, plus discret dans les services rendus que la laborieuse fourmi. On ne saurait trouver chez aucune autre espèce les sentiments maternels plus développés, une fraternité aussi idéale, une égalité plus parfaite. Elles s'entraident mutuellement, se partagent le travail, et font tout ce qui est en leur pouvoir pour se le rendre réciproquement plus facile et moins pénible. Chez elles, nulle hiérarchie, aucune ne commande, mais toutes obéissent à l'instinct du devoir. Certainement La Fontaine ne connaissait pas les malheureux insectes dont il parle si légèrement ; il prouve bien, du reste, son ignorance de leurs mœurs, lorsqu'il raconte que la cigale alla demander à la fourmi "quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle." Or, la fourmi, pas plus que la cigale, ne saurait se nourrir de grains ; elle ne vit que de matières fluides ou molles. Si l'on trouve souvent des grains dans leurs demeures, c'est plutôt comme matériaux de construction qu'en vue de leur alimentation qu'elles les ont recueillis. Certains observateurs affirment, il est vrai, que les grains ramassés par elles germent sous l'influence de l'humidité et qu'elles en consomment les germes encore tendres ; mais ce n'est là, en tout cas, qu'un très faible appoint à leur alimentation.

Cette observation a été notamment faite par M. Traherne Moggridge, membre de la Société linnéenne de Londres, qui, pendant plusieurs printemps passés à Menton, a vu des fourmis couper des grains, les ramasser et les emmagasiner. Il prétend également les

avoir vues tirer de leurs fourmilières les grains mouillés par la pluie et en extraire le germe. Mais, cependant, il paraît constant que les fourmis ne font aucune provision pour l'hiver. Cette précaution leur serait d'ailleurs inutile, car en hiver elles ne mangent pas. A partir de la fin de septembre, elles commencent à devenir languissantes ; dans le courant d'octobre, elles se groupent et se forment en grappes au-dessus de la fourmilière sans paraître prendre aucun souci de leur nourriture, recherchant seulement la chaleur et disparaissant dès que le soleil se voile. Enfin, aussitôt que le froid arrive, c'est-à-dire à une température de zéro environ, elles s'engourdissent pour ne se réveiller qu'au printemps. M. Jules Levellois qui a, pendant plus de dix ans, attentivement étudié les mœurs des fourmis, déclare avoir souvent, pendant l'hiver, visité des fourmilières et n'y avoir jamais trouvé aucune provision.

Il est donc à peu près prouvé aujourd'hui, surtout par les observations de Huber et de Latreille, que les fourmis ne font aucune provision pour l'hiver ; mais cela ne veut pas dire qu'elles n'en font pas pendant la belle saison. Les fourmis sont essentiellement prévoyantes et économes. Elles savent que, pendant certaines journées, la pluie ou d'autres circonstances les empêcheront d'aller dans les champs à la recherche de leur nourriture. Si l'on enlève pendant l'été la toiture d'une fourmilière, on trouve ordinairement une ou deux chambres remplies de brins d'herbes, de bourgeons, etc. Ce n'est là qu'un excédent et un "encas" destiné à parer aux éventualités imprévues. Si les fourmis, dont la voracité est extrême, étaient obligées de puiser pendant longtemps à cette réserve, elle serait vite épuisée. Mais lorsque l'automne arrive et que la mauvaise saison s'approche, elles cessent de réunir des éléments de nourriture qui leur seraient inutiles, et leur habitation n'en renferme plus de trace.

Ce n'est donc pas par un sentiment d'égoïsme que la fourmi aurait pu refuser à la cigale l'aumône que celle-ci lui demandait et qu'elle n'aurait pu du reste utiliser, le mode de nourriture des deux insectes n'étant pas le même. L'égoïsme est un vice humain et que les bêtes ne connaissent guère. Quant aux autres défauts que le grand fabuliste attribue, sans les préciser du reste, au pauvre insecte auquel il a fait une si mauvaise réputation, je ne vois pas quels ils peuvent être. La fourmi ne peut inspirer que de médiocres sympathies à ceux qui ne la connaissent pas ; elle peut causer quelques dégâts assez insignifiants dans nos jardins, et même être quelquefois importune dans nos habitations. Mais lorsqu'on a étudié de près les mœurs de cet admirable insecte, l'organisation de sa communauté, les soins qu'elle prend de ses larves, son courage, l'intelligence réelle dont elle fait preuve dans toutes les circonstances de sa vie, on ne peut assez admirer la sagesse du Créateur qui a donné à chaque être vivant sa fonction spéciale dans l'organisation générale de l'univers, et semble avoir réservé pour ceux qui nous paraissent les plus infimes et les plus humbles les aptitudes les plus merveilleuses et l'instinct le plus développé.

CYRILLE DE LAMARCHE.

Deux fortes têtes accusèrent un jour un bon curé de leur avoir causé un dommage.

On se rend au tribunal et le curé se trouve assis entre ses deux accusateurs.

Comme celui-ci proteste énergiquement, avec des termes un peu durs pour les deux finauds :

— Voyons, Monsieur le curé, fait le juge avec une pointe de malice, Notre-Seigneur a dit de marcher sur ses traces.

— Cela dépend, Monsieur le juge, du moment de sa vie où vous le considérez. Est-ce à sa naissance ou à sa mort ?

L'assistance ébahie, se demande où il veut en venir.

— Parce que, continue le prêtre, si c'est à sa naissance, il était entre deux bêtes, le bœuf et l'âne ; si c'est à sa mort, il était entre deux voleurs.

Tout le monde ne riait pas dans la salle.